

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis ROULLER

L'Eglise, sacrement universel du salut (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 75-78

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Liminaire:

L'Eglise, sacrement universel du salut

En 1938 déjà, Henri de Lubac, dans son beau livre *Catholicisme*, écrivait en rappelant la doctrine des Pères : « Si le Christ est le sacrement de Dieu, l'Eglise est pour nous le sacrement du Christ. Elle le représente selon toute l'ancienne force du terme, c'est-à-dire elle nous le rend présent en vérité. Elle ne poursuit pas seulement son œuvre, mais elle le continue elle-même, en un sens incomparablement plus réel qu'aucune institution humaine ne continue son fondateur. L'organisation extérieure que nous admirons en elle exprime l'unité interne d'un organisme. Son orthodoxie n'est pas un conformisme, c'est une fidélité. »

Par six fois, le Concile Vatican II reprend l'expression « Eglise-sacrement », et c'est toute la Constitution *Lumen Gentium*, le premier traité de l'Eglise dans l'histoire du Magistère, qui nous enseigne comment bien l'entendre.

La formule est riche, et susceptible de nombreux développements. Nous nous arrêtons ici à son sens le plus obvie, parce qu'il nous paraît éclairant et fécond en ces temps où notre église suisse poursuit son travail synodal.

Si l'Eglise du Christ est appelée sacrement du salut, le mot est à comprendre par analogie aux sacrements de la foi, les sept sacrements. Comme eux, l'Eglise-sacrement sera le signe efficace et sensible de la grâce du Christ. Cela suppose évidemment que l'Eglise de Jésus, pour être sacrement du salut, se présentera toujours au monde sans ambiguïté, mais comme visible, discernable, avec des contours précis. Cela suppose aussi, si l'Eglise est sacrement pour le monde, qu'elle ne sera jamais le monde, tout le monde.

Ici Vatican II nous aide à corriger un schéma mental, souvent inconscient, mais qui n'en pesa pas moins, et gravement, sur de généreux apôtats. Que de fois ne nous sommes-nous pas imaginé comme suit le plan du salut : le Père envoie son Fils ; Jésus fonde son Eglise ; cette Eglise a pour mission de quadriller le monde, de le recouvrir afin qu'il puisse avoir accès auprès du Christ. L'Eglise apparaît ainsi comme le relais nécessaire vers le salut éternel.

Dans cette perspective, l'effort missionnaire était souvent orienté vers la conversion manifestée, vers la « sacramentalisation ». Sans parler de l'angoisse, au cœur de vrais chrétiens, parce que leurs proches étaient décédés, non munis des sacrements de l'Eglise. Bien plus, au lieu de leur annoncer dans l'espérance le Christ mort et ressuscité pour tous les hommes, n'a-t-on pas agacé parfois, et jusque sur le lit de mort, des « non-pratiquants » en leur présentant, comme unique chemin vers le salut, le passage par les sacrements ?

Certes le Magistère en ses nombreux commentaires du fameux « Hors de l'Eglise, pas de salut » avait-il tempéré ce rigorisme : en rappelant la manière invisible de faire partie de l'Eglise ; en précisant que la grâce de Jésus n'est pas liée aux seuls sacrements ; en montrant bien que le salut des hommes dépend aussi de la sincérité du cœur, à son niveau de conscience. Mais, comme il arrive souvent, cette juste doctrine inspira trop rarement la foi et la pratique du peuple chrétien.

C'est pourquoi le Concile, dans sa magistrale définition de l'Eglise, nous rappelle par l'Evangile une vue plus respectueuse du plan de Dieu. Le Père envoie son Fils dans le monde, directement dans le monde. Jésus parmi nous touche immédiatement tous les hommes, et sa présence de Ressuscité embrasse l'univers entier. Puis, tirée de ce monde, il fonde son Eglise visible, son Eglise-sacrement, son Eglise-témoin, à la face du monde. C'est pourquoi son Eglise n'a rien d'un groupe informel. Elle a des contours précis. La volonté même du Christ l'a dotée de structures invariables. Cette Eglise sera toujours en forme de peuple, rassemblé autour de Pierre et des autres apôtres ; elle célébrera jusqu'à la fin du monde la mort et la résurrection du Sauveur, et sans jamais se tromper elle annoncera cette Bonne Nouvelle jusqu'à ce qu'il revienne. On le voit, même si l'Eglise visible du Christ s'adresse à tous les hommes, même si elle est assez ouverte pour les recevoir tous, rien ne nous dit qu'elle se confondra un jour avec le monde. Mais elle restera jusqu'au bout le sacrement, le signe sensible à tout regard de bonne volonté.

Cette simple vérité, si elle ne dispense pas les chrétiens de toujours évangéliser, si au contraire elle les pousse par toutes les nations à enseigner et baptiser, elle leur donne en même temps la certitude et

l'espérance que Jésus par son Esprit est déjà présent et agissant avant eux. Ils ne céderont donc pas à ce dangereux dualisme de penser une Eglise visible, où le Seigneur habite, et à côté d'elle, et en dehors d'elle, un pauvre monde sans Dieu ni grâce.

Mais il ne faudrait pas céder à une autre tentation, fréquente aujourd'hui, et peut-être plus grave encore que la première. La tentation de tout confondre, par paresse intellectuelle qui ne veut plus « distinguer pour unir » ; par myope philanthropie qui ne voit pas que la charité authentique s'exerce et se fait dans la vérité. Ainsi nous sommes tentés de voir l'Eglise de Jésus-Christ partout. Partout où il y a un acte de bonne volonté, un geste d'amour fraternel, une poussée vers un rassemblement quelconque, un homme qui souffre en situation d'erreur, d'injustice ou de péché, nous sommes tentés de voir l'Eglise, oubliant que cette Eglise, à force d'être tout et partout, n'est plus rien du tout. Elle n'est plus hélas ! l'Eglise du Verbe Incarné, la maîtresse de vérité, le sacrement du salut. Confondre le travail de Dieu dans les cœurs avec la fidélité du baptisé, manifestée en église, est une grave erreur qui abuse les croyants. Opposer l'Eglise-institution à l'Eglise-événement, comme si cette dernière seule était animée par l'Esprit, conduit au mépris de la véritable Eglise du Christ. Car l'Eglise que Jésus a fondée est et restera institution, signe visible pour tous les hommes, lieu privilégié où souffle l'Esprit-Saint. Mieux encore, les visibles missions du Fils à Noël, et de l'Esprit à la Pentecôte, continuent en plénitude invisible, mais véritables et comme sensibles dans l'Eglise instituée par le Christ. Bref, l'Eglise-événement n'existe pas. Ce qui existe, c'est la volonté de Dieu « que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ». Mais nous savons aussi que la volonté de Dieu est d'abord de rester par son Christ avec ses témoins jusqu'à la fin du monde, et par eux de répandre sa grâce sur tous les hommes. La fidélité de l'Eglise est la garante du salut de ceux qui sont au loin.

Notre synode, convoqué par vouloir exprès de nos évêques, est acte de l'Eglise-sacrement, assemblée de fidèles, et par eux grâce promise à toute bonne volonté. Notre première tâche n'est-elle pas alors de montrer dans la reconnaissance et la sérénité à tous ceux qui nous regardent et nous observent, que nous prenons mieux conscience et connaissance de l'Eglise visible et de son mystère, avec ses frontières de paix, son enseignement de lumière, dans l'Esprit même qui l'a poussée à se définir ? Prions pour que les Actes du Concile soient le livre permanent de tout délégué synodal. Et à partir de là, et à cette lumière, notre regard pourra se porter sur le monde dans la vérité et la miséricorde. L'infidèle, pour se convertir, a besoin de fidélité ; le mariage malheureux, de couples sans problèmes ; le tiède, de la ferveur des saints.

Personne n'a jamais guéri un vrai malade en lui faisant accroire qu'il est bien portant. Et ne vaudrait pas beaucoup mieux la simple prédication d'une fidélité abstraite, assortie d'idéales considérations sur la beauté du mariage chrétien ou sur les bienfaits de la contemplation. Ce dont a besoin le pécheur qui souffre et qui cherche, c'est de rencontrer sur son chemin des frères et des sœurs en chair et en os, qui sans jamais appeler vertu ce qui est péché, sachent pourtant par leur fidélité même soutenir sa marche hésitante vers la lumière et la vérité.

N'en doutons pas : la volonté du Christ mieux aimée, notre fidélité maintenue, notre obéissance humble et joyeuse au Pape, aux évêques, au Concile, c'est tout cela qui va permettre à l'Eglise du Christ « pérégrinant » en Suisse d'être, plus que jamais en ce temps de synode, le sacrement du salut pour les hommes d'aujourd'hui.

Alexis Rouiller